CLOVIS DUNOYER

& HENRI ROBDEL

VEULES-LES-ROSES

SON HISTOIRE

De VELLEIS à VEULES-LES-ROSES

Ses premières églises -- Ses moulins

L'invasion allemande

Sa " DÉCOUVERTE " par les " ÉTRANGERS "

VICTOR HUGO

à la Villa Paul Meurice

Opinions de Mme Blanche PIERSON, de la Comédie-Française :
MM. Emile BERGERAT, Serge BERNSTAMM, Jules CLARETIE,
André de LORDE, Pierre GIFFARD, Maurice LEBLANC,
Raoul LESENS, Ernest MOREL, Jean PIERVIL,
SAINT-GEORGES de BOUHÉLIER, Jules TRUFFIER, Etc., Etc.

Veules-les-Roses

CLOVIS DUNOYER
& HENRI ROBDEL

VEULES-LES-ROSES

SON HISTOIRE

De VELLEIS à VEULES-LES-ROSES

Ses premières églises -- Ses moulins

L'invasion allemande

Sa " DÉCOUVERTE " par les " ÉTRANGERS "

VICTOR HUGO

à la Villa Paul Meurice

pp. 26 à 30

Opinions de M[me] Blanche PIERSON, de la Comédie-Française ;
MM. Emile BERGERAT, Serge BERNSTAMM, Jules CLARETIE,
André de LORDE, Pierre GIFFARD, Maurice LEBLANC,
Raoul LESENS, Ernest MOREL, Jean PIERVIL,
SAINT-GEORGES de BOUHÉLIER, Jules TRUFFIER, Etc., Etc.



De Vellaca à Veules-les-Roses



Le nom de Veules est-il d'origine romaine ? Aucun historien de la région n'a pu l'affirmer. Cependant l'abbé Cochet, dans ses notes sur *la Seine-Inférieure historique et archéologique,* laisse entrevoir que les Romains, habitant de préférence les vallées, tant pour la douceur du climat que pour la proximité des eaux, le titre de cité donné par les habitants de Veules à leur pays, peut être reporté à cette époque.

D'autre part, certains auteurs ont fait dériver la dénomination de Veules, de Vael qui, en vieux gaulois, signifiait : source, rivière. Enfin, quelques-uns prétendent qu'elle rappellerait une colonie de Rouennais, primitifs : les Veliocasses.

Mais la plus ancienne dénomination paraît être Vellaca ; en effet, l'existence à Veules d'un atelier monétaire, affirmée par plusieurs numismates, fut prouvée par la découverte de plusieurs pièces d'or d'origine franque portant le nom de Vellaca.

Ce n'est qu'à partir de l'an mil que les documents établissent nettement le nom attribué à Veules.

On trouve ainsi dans la charte relative à l'édification de l'église Saint-Nicolas, en 1026 (aujourd'hui disparue), que le nom de VUELLA désigne la ville.

Vers 1035, des actes officiels de Guillaume-le-Conquérant, changent VUELLA en WELLIS ; l'orthographe de ce nom est encore modifiée en 1260 ; il s'écrit VELLEIS.

Puis, en 1790, le département de la Seine-Inférieure fut créé, et la ville, comprise dans l'arrondissement d'Yvetot, s'appela successivement VEULES-LIBRE et VEULES-EN-CAUX.

Enfin, en 1896, le Conseil municipal de Veules :

« Considérant, par suite de la similitude de noms existant entre les communes de Veules et de Veulettes, toutes deux stations balnéaires, assez rapprochées l'une de l'autre, que des erreurs se produisent qui sont préjudiciables à la localité,

» Décide par huit voix contre une, qu'il y a lieu d'obvier à cet inconvénient par une addition qui différencie nettement les deux plages ;

» Considérant, d'autre part, que la commune est justement réputée par la beauté, l'éclat de ses roses,

» Est d'avis que la commune de Veules porte désormais le nom de Veules-les-Roses ».

Et le décret paraît au *Journal Officiel* le 30 juillet 1897.



L'Histoire de Veules jusqu'à l'an mil.



C'EST parce que les flots changèrent complètement l'aspect primitif du port de Veules, qu'il est impossible d'affirmer l'époque qui vit naître le bourg. Il faut donc se reporter à la tradition pour prétendre qu'un demi-siècle avant notre ère, une forteresse gauloise défendait le petit port naturel de Veules contre tout débarquement que rendait facile l'échancrure de la falaise.

La vallée fut d'abord comprise dans le territoire des Calettes [1], puis, sous le règne d'Auguste, dans la Lyonnaise proprement dite.

C'est sous Dioclétien qu'une nouvelle division des provinces place Veules dans la deuxième Lyonnaise.

Mais, jusque-là, très peu de documents ; « pourtant, dit l'historien Prévost, c'est vers la fin du IIIe ou

1. Peuple gaulois auquel le pays de Caux doit son nom.

au commencement du IVe siècle qu'il faut placer la fondation véritable du bourg de Veules, dans l'emplacement, à quelque chose près, où il se trouve aujourd'hui. »

Et l'abbé Cochet ajoute « que les Romains habitant de préférence les vallées, tant pour la proximité des eaux que pour la douceur du climat, on peut reporter à l'époque romaine le titre de cité que les habitants de Veules donnent à leur pays ».

Jusqu'au VIIe siècle l'histoire de Veules est des plus obscures. Pas de documents, pas même de légendes établissant l'existence de quelques grands faits à cette époque. Il est permis de supposer que le bourg était déjà un endroit calme et de tout repos, car, si on en croit encore l'abbé Cochet, le territoire de Veules, situé admirablement et près de la ville royale de Rouen, fut, à n'en pas douter, l'objet de la prédilection de la haute société mérovingienne. Sous le règne de Chilpéric, c'est là que les grands seigneurs, imités de nos jours par les lecteurs de ce livre, venaient oublier leurs luttes. Une preuve irréfutable en fut donnée vers 1850 par des fouilles organisées par la Société d'archéologie de la Seine-Inférieure, fouilles qui amenèrent la découverte d'un cimetière franc renfermant de nombreuses tombes où se trouvaient des armes ayant appartenu à de puissants personnages.

De là à affirmer que l'importance de la ville était considérable à cette époque, il n'y a qu'un pas,

et certains numismates ayant trouvé dans le département quelques pièces d'or d'origine franque et portant le nom de Vellaca, donnent ainsi la preuve de l'existence d'un atelier monétaire à Veules, sous nos premiers rois.

Enfin un fait : En l'an huit cent, Charlemagne visitant les côtes de la Manche, traverse la petite ville, et fait augmenter les défenses établies à l'embouchure contre les incursions des pirates scandinaves, dont on signale déjà l'apparition.

C'est ainsi qu'en 897, les conquérants danois se fixent définitivement dans la Vallée, qu'ils rendront prospère après l'avoir ravagée.

918 : c'est à ce moment-là qu'il faut placer la légende se rapportant à la fondation de la chapelle du Val.

Il était une fois — c'est ainsi que commencent toutes les légendes — un chevalier normand nommé Vaningue chassait dans la forêt d'Aurélam [1], quand ses chiens, lancés sur la voie d'un cerf, l'entraînèrent si profondément sous bois qu'il s'égara et ne put, malgré ses efforts, retrouver son chemin. Un orage survint et la foudre tomba sur un grand chêne sous lequel justement Vaningue s'était réfugié. Sauvé

1. Immense forêt de chênes et de hêtres couvrant les coteaux environnants.

miraculeusement, il fit le vœu de bâtir une chapelle à l'endroit où l'arbre était tombé.

Et quelques jours après cette aventure, s'éleva, à l'endroit même où elle est aujourd'hui, la chapelle Notre-Dame-du-Val.

Cette chapelle fut reconstruite presque entièrement vers 1650, et, de nos jours, il ne reste plus que quelques parties des XIIe et XIIIe siècles.





Veules et ses premières Eglises.

\- • -

Toutes les misères et les terreurs de l'an mil passées, le petit bourg de Veules commence, enfin, à prendre une extension considérable due en partie aux Bénédictins de Fécamp qui, en 1002, construisent sous le vocable de saint Wandrille la première église, qui porta le titre d'Abbaye, dépendant de celle de Fécamp. Elle se trouvait sur l'emplacement de la « Ferme du Couvent » existant de nos jours.

En 1012, les chanoines de Saint-Quentin, arrivés dans la ville depuis quelques années, fondèrent sur le haut de la falaise un oratoire qui devint, en 1015, la chapelle Saint-Pierre. Les éboulements constants de la falaise détruisirent complètement l'édifice vers 1560.

C'est encore aux chanoines de Saint-Quentin que nous devons l'édification de l'église Saint-Nicolas (1026), deuxième paroisse de Veules. Démolie, puis

reconstruite en 1628, elle tombe en ruines vers 1821; les restes sont encore visibles dans l'ancien cimetière, et la plus grande partie des statues dont elle était ornée fut transportée à l'église Saint-Martin actuelle.

Rappelons en passant qu'en 1066, le duc Guillaume le Conquérant fit descente en Angleterre, emmenant avec lui comme grand sénéchal de Normandie, le chevalier Robert de Veules.

Cet important personnage, pourvu de fiefs considérables en Angleterre, mourut sans postérité, et sans avoir revu la terre patrimoniale.

L'Institution, l'Amirauté, date de 1066 également. Les marins du port élirent l'un d'eux sous le nom d'amiral, pour régler leurs différends; ce choix fut confirmé en 1070, époque à laquelle se place la construction de la maison dite « Hôtel de l'Amirauté et de l'Octroi »[1]. Cette même année, l'église de Saint-Wandrille, devenue trop petite pour la population, est remplacée par une église construite en bois consacrée à saint Maur; elle fut démontée vers 1150, et l'église Saint-Martin actuelle commencée à cette époque, fut terminée en 1527, après avoir été démolie et reconstruite par parties; seul le clocher date du XIII[e] siècle.

---

1. Transformée pas le temps et par les mœurs en « Hôtel des Tourelles ».

A remarquer les sculptures bizarres sur les piliers de la nef, les fonts baptismaux (XIIIe siècle), l'orgue donné par les habitants en 1628 ; dans la chapelle de la Vierge une inscription de 1272 relatant sa fondation par Nicole Thomas. Cette inscription peut être traduite ainsi :

Nicole Thomas dont Jésus garde l'âme,
Le diable n'a pu prendre ni son corps ni son âme,
Fonda cette chapelle au nom de Notre-Dame !
Au règne de Jésus soit couronnée son âme !
Pour l'âme de son père et de sa bonne dame,
Fonda cette chapelle au nom de Notre-Dame
Guillaume eut nom son père et Crespine sa dame,
Jésus dans ta miséricorde aie pitié de leur âme
Et sa femme Izabel qui bon conseil y mit
Aie pitié de son âme, oh toi qui monde fit
A eux soit paradis !
A nous qui dirons chacun le patenôtre
Mil et deux cent soixante et douze
Fut faite cette œuvre glorieuse.

Mais l'hiver de 1174 va arrêter le développement de Veules ; les blés sont entièrement perdus, et c'est la famine. Longtemps elle décimera la population ; la lèpre même viendra l'aider dans ses ravages, et las de lutter, en 1195, les Veulais émigreront à Dieppe. Très mal accueillis dans cette ville, aujourd'hui plus hospitalière, ils furent obligés de se loger sur les galets d'alluvion, à l'entrée du port. Le quartier où

ils se fixèrent porte encore le nom de « Petit-Veules ».

Sous Philippe-Auguste, on élève sur les prétendances de la chapelle du Val, un hôpital destiné au traitement des lépreux ; mais bientôt cette fondation devient insuffisante et une seconde maladrerie est construite près de l'église Saint-Nicolas.

A propos des lépreux nous citerons la particularité suivante : Comme les bains d'eau salée étaient préconisés pour le traitement de la maladie, les malades devaient suivre un sentier spécial pour se rendre à la mer sans traverser la ville. Ce chemin était connu, il y a quelques années, sous le nom de « chemin des lépreux » ; il aboutissait à l'endroit où se trouvait la chapelle Saint-Pierre et passait derrière le cimetière Saint-Nicolas.

Sous Philippe-le-Bel, Veules redevient prospère ; des affaires importantes et de toute nature sont traitées dans la ville, ce qui amène à Veules une colonie de juifs, banquiers du moyen-âge.

Leur présence indique combien devaient être considérables les affaires qui se traitaient dans la ville ; mais le séjour de ces banquiers amena des troubles graves et, en 1306, le roi les fit tous arrêter, puis s'empara de leur bien, leur ordonnant sous peine de mort de quitter la ville.

En 1322, Charles-le-Bel décide que les lépreux en traitement dans les hôpitaux de Veules seront nourris

et entretenus aux frais des confrères installés dans ces établissements.

En 1438, construction d'un troisième hôpital placé sous le vocable de saint André ; il était situé à l'emplacement du carrefour actuel dit « de l'Hôpital ».

Enfin, en 1840, un hiver semblable à celui de 1174 réduisit à la misère un grand nombre d'habitants.





Du XVIe Siècle à 1870.

PENDANT plus d'un siècle, Veules, oubliant les misères passées, profitera de la tranquillité pour relever son commerce et son agriculture. Ce bon temps ne pouvait durer, les guerres de Religion vont tout détruire. L'incendie, l'ouragan, la tempête causent d'irréparables désastres ; les Veulais se réfugient encore à Dieppe (rue des Veulais) et à Saint-Valery.

En 1617, les « Pénitents de Picpus » installèrent une communauté dans le vallon. Le couvent fut construit dans l'ancien cimetière de la paroisse de Saint-Martin, et la chapelle dédiée à saint Wandrille, à l'emplacement qu'occupait la première église.

A partir de 1638, Veules entre dans une période de misère dont il ne se relèvera jamais. Les propriétés sont abandonnées, les prisons de Dieppe et de Rouen sont remplies de Veulais réfractaires à l'impitoyable gabelle. Et les incendies se succèdent.

L'Abbaye de Fécamp exerçait toute son influence à

Veules ; c'est ainsi qu'en 1653 les Bénédictins ordonnent aux cabaretiers de fermer leurs tavernes pendant les offices du dimanche [1].

Puis c'est l'époque de la Ligue d'Augsbourg, et après le bombardement de Dieppe, Veules est en proie à des angoisses continuelles ; le moindre bateau ne pouvant sortir sans risquer d'être pris, le commerce de la pêche est complètement détruit.

C'est encore le terrible hiver de 1709 qui amène la famine et cause la mort de nombreux habitants.

Mais, en 1720, une tentative est faite pour relever la ville, les métiers à tisser sont introduits, la fabrication des huiles de lin et de colza prend alors une grande extension.

Hélas, le 6 juillet 1781, un terrible incendie devait détruire le tiers des habitations [2].

Sous la Convention, des confréries furent dissoutes et les Pénitents de Picpus chassés ; la chapelle fut transformée en grange. Le tout est aujourd'hui « La Ferme du Couvent ».

Les guerres de la République et de l'Empire diminuent encore la prospérité de la ville. Un nouvel

---

1. Encore une coutume qui a disparu.

2. Ces incendies étaient dus à la construction en bois et en chaume des maisons d'habitation.

incendie (1814) détruit tout le quartier des Juifs (17 maisons).

Après 1815, Veules n'est plus qu'un village morne et désert.

A noter l'installation, sous Louis-Philippe, de deux batteries sur les falaises est et ouest, composées chacune de quatre grosses pièces marines; elles servaient à la défense de la côte. Une batterie a été détruite en 1859, l'autre en 1870.

Le choléra de 1866 exerça ses ravages sur les Veulais, 68 habitants sont emportés en peu de jours par le terrible fléau.

Pendant la guerre de 1870, Veules dut subir, lui aussi, la présence des armées prussiennes. On cite à ce sujet plusieurs anecdotes. Dès que fut signalée l'arrivée des troupes allemandes, les habitants, affolés, afin de mieux défendre l'entrée de Veules, abattirent tous les arbres bordant la route de Saint-Valery. Ils croyaient ainsi empêcher l'entrée des envahisseurs. Mais nos ennemis, qui avaient longé la falaise, pénétrèrent tranquillement dans Veules sans s'être seulement doutés de ce qui avait été préparé à leur intention [1].

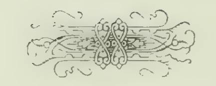
Pendant le séjour qu'ils firent à Veules, les Allemands ne s'aventurèrent jamais dans les cressonnières, redoutant de tomber dans un guet-apens.

---

1. Depuis, de nouveaux arbres ont été plantés.

D'autre part, ils surveillaient activement la plage, craignant à chaque instant un débarquement de nos soldats. D'ailleurs ils ne restèrent point longtemps, et s'enfuirent un jour pour ne plus revenir, à la grande joie des habitants.

C'est à partir de 1875 que Veules, peu à peu, va se transformer comme vous l'allez voir, en l'un des plus exquis « petits trous pas chers » de la côte.





Les " Etrangers " à Veules-les-Roses.

VEULES-LES-ROSES, si l'on en croit M. Serge Bernstamm, qui voulut bien consacrer à la gloire de ce petit pays quelques pages exquises, fut découvert, il y a près de soixante-quinze ans, par une Sociétaire de la Comédie-Française, Mlle Anaïs, qui interpréta le rôle de Blanche, du *Roi s'amuse*, lors de l'unique représentation du 22 novembre 1832.

Et, dit encore avec esprit M. Bernstamm, à qui nous empruntons quelques anecdotes, ce ne fut pas la pire de ses créations.

Etait-ce orgueil froissé, amour trahi, dégoût de la réputation, nostalgie de l'oubli, souci de la première ride ? On ne sait pas au juste. Toujours est-il qu'un beau jour, sans prendre congé de ses camarades du Théâtre-Français, Mlle Anaïs partit en poste — il n'y avait pas alors d'aéroplanes — et, doublant les guides,

s'en fut vers l'ouest, loin de Paris, au hasard. La chaise s'arrêta devant la mer, au milieu d'un village qui devait plus tard abriter le poète de la *Légende des Siècles*.

Elle trouva l'endroit délicieux, et, dès qu'elle rentra à Paris, elle fit part à Mélingue de sa découverte. Le comédien s'émut à ses descriptions enthousiastes. Il pressentit dans Veules un coin particulier et ignoré, où les artistes pourraient venir chercher l'inspiration. Il y alla et y convia des amis. Un des premiers fut Paul Meurice, l'ami inséparable de Victor Hugo, qui décida d'y villégiaturer chaque année.

Puis la colonie peu à peu s'augmenta. Harpignies, le grand peintre ; Scott, le père de M. Georges Scott, dont les œuvres contribuent chaque semaine à la fortune de l'*Illustration* ; Alexandre Dumas fils, Michelet, Lockroy, Eugène Manuel, le poète populaire qui a consacré à Veules une des mieux venues de ses pages intimes, de laquelle nous détachons ces deux strophes :

Ami, vous demandez comment
Septembre, en ce pays normand,
S'écoule et passe ;
Sur le sable, je vais m'asseoir,
Et je regarde jusqu'au soir
Le grand espace.

Point de baigneurs sur mon chemin,
Tout est désert, nul bruit humain
Qui me déplaise ;
Pas une barque à l'horizon,
Rien qu'un taureau sur le gazon
De la Falaise.

Et plus d'un Veulais se souvient encore aujourd'hui de Cadol, d'Henri Rochefort, de Lepelletier, de Paul de Saint-Victor, de Judith Gautier, de Bergerat, que les gens du pays appelaient respectueusement « Monsieur Emile », de José Maria de Hérédia, de Saint-Georges de Bouhelier, de Jean Richepin et de François Coppée.....

M. Henri Lavedan, de l'Académie Française, écrivit il y a quelques années, dans la chaumière qu'il s'est fait bâtir sur la côte de Sotteville, *le Duel*, l'un des plus grands succès du théâtre contemporain, où M. Le Bargy créa l'un de ses meilleurs rôles, celui de l'abbé Daniel.

C'est aussi à Veules que viennent maintenant, chaque année, MM. Jules Truffier, sociétaire de la Comédie-Française, dont vous lirez tout à l'heure le remarquable sonnet, ce qui vous donnera l'idée de lire toute son œuvre, si l'on admet toutefois que vous ne l'avez déjà en bonne place dans votre bibliothèque ; Albert Clémenceau, l'avocat célèbre ; Henry Maret, l'ardent polémiste, qui signa pendant de longues années, au *Journal*, les « Carnets d'un Sauvage » ;

Lafon, de la Comédie-Française ; Robert Got, qui le sera bientôt, etc., etc.

Mais si nous parlions un peu de Victor Hugo, qui, pour la première fois, y séjourna en septembre 1882.

Paul Meurice lui avait réservé le pavillon situé devant sa demeure. Ce pavillon se composait d'une vaste pièce, d'une chambre et d'un cabinet de toilette. Une grande et large baie vitrée opposée au mur qui s'appuie à la falaise, ouvrait une vue illimitée sur la mer.

C'est là que travailla Victor Hugo, écrivant le matin jusqu'à onze heures. Alors il se promenait dans le jardin, et, après le déjeuner, il allait avec ses amis sous un bosquet de houblon, parmi une orgie de roses, engager une partie de tonneau que gagnait presque toujours Auguste Vacquerie. Enfin, le soir, le poète regagnait sa terrasse et restait en « tête-à-tête » avec la mer.

Une fois, et ceci n'est pas un conte, un de ses jeunes admirateurs écrivit en lettres gigantesques sur le sable de la plage, « Vive Victor Hugo ». Deux heures après, le flot étant arrivé et ayant rongé l'inscription, quelqu'un dit à l'auteur de *Ruy Blas :* « Voyez cette méchante mer, elle efface votre nom ». « Oui, répondit-il en souriant, mais elle l'emporte ».

Dans la dernière quinzaine de son séjour à Veules, Victor Hugo visita les merveilles des environs ; cependant il semblait avoir d'autres projets en tête. Il avait

résolu, avant de partir, de réunir en un banquet les petits Veulais, les cent gamins les plus pauvres de la commune, afin de mêler une heure sa tête blanche à leurs cheveux blonds.

Et la fête eut lieu un dimanche, par un beau dimanche de soleil. Victor Hugo, suivi de ses jeunes convives bien lavés et bien peignés pour la circonstance, fit son entrée à l'hôtel Pelletier, place du Marché.

Deux tables avaient été dressées parallèlement dans la grande salle, et les murs disparaissaient sous les guirlandes et les drapeaux. M. Bellemère, alors maire de Veules, adressa au poète, en quelques phrases simples et émues, les remerciements de tous, et M. Deschamps, l'instituteur, déclama à son tour un à-propos de circonstance :

J'apporte à votre cœur, interprète soumis,
Doux et vénéré Maître, à qui l'enfance est chère,
Les hommages, les vœux de vos jeunes amis,
Et je viens présenter les enfants au Grand-Père.
Tous un jour ils diront « Je l'ai vu ». De vos yeux
A leurs fronts peut jaillir une secrète flamme,
Et, pour eux, votre vue est un éveil des cieux.
Je leur apprends les mots, vous leur enseignez l'âme.

Victor Hugo serra la main de l'excellent maître d'école et prononça cette charmante allocution :

« Mes chers Enfants,

» A Veules, je suis chez vous, accueillez-moi donc comme m'accueillent chez moi mes petits-enfants, et au milieu de vous, qu'est-ce que je veux être et qu'est-ce que je suis ? Le Grand-Père.

» Vous êtes petits, vous êtes gais, vous riez, vous jouez, vous êtes heureux ; vous verrez plus tard que ce n'est pas facile ; mais voulez-vous n'être jamais tout-à-fait malheureux ? Il faut pour cela deux choses très simples : Aimer et travailler.

» Aimez bien qui vous aime, aimez aujourd'hui vos parents, aimez votre mère, ce qui vous apprendra doucement à aimer votre patrie, à aimer la France, notre mère à tous.

» Et puis travaillez. Pour le présent, vous travaillez à vous instruire, à devenir des hommes, et quand vous avez bien travaillé et que vous avez contenté vos maîtres, est-ce que vous n'êtes pas plus légers, plus dispos ? Est-ce que vous ne jouez pas avec plus d'entrain ?

» C'est toujours ainsi ; travaillez, et vous aurez la conscience satisfaite.

» Et quand la conscience est satisfaite et que le cœur est content, on ne peut pas être entièrement malheureux.

» Pour le moment, mes chers petits convives, ne pensons qu'à nous réjouir ensemble, et faites, je vous

prie, honneur à mon déjeuner, de tout votre appétit. Je désire que vous soyez seulement aussi contents d'être avec moi que je suis heureux d'être avec vous ».

Puis le repas commence. Il est servi par Mlles Berthe et Jeanne Pelletier et par les trois filles de Paul Meurice. A chaque mets qui entre, ce sont des exclamations joyeuses et de nouveaux éclats de rire. La voisine de table du maître, une fillette de trois ans et huit mois, la plus jeune du banquet à côté du plus vieux, d'abord sage et réservée, s'enhardit peu à peu sous l'influence du vin, tire la manche de son illustre voisin, lui vole son pain, boit dans son verre, et finit par prendre son épaule pour oreiller.

Puis c'est le tirage de la loterie ; tous les billets gagneront, les moins heureux auront une pièce de vingt sous toute neuve, les autres deux francs, cinq francs, dix francs, vingt francs. Il y aura un gros lot de cent francs. Il est gagné par une pauvre femme restée veuve avec quatre enfants, qui vient en pleurant de joie recevoir le lot de sa petite fille endormie dans ses bras.

Est-ce tout ? Non. Paul Meurice annonce qu'un feu d'artifice sera tiré le soir sur la falaise. Cette fois, l'enthousiasme des petits ne connaît plus de bornes, il semble que la maison va crouler sous les applaudissements.

Victor Hugo emporta en s'en allant des roses de Veules. C'est aussi par ses roses que trois ans plus tard, la Commune se fit représenter aux funérailles du maître.

M. Emile Bergerat a consacré l'un des chapitres de ses souvenirs [1] à Veules-les-Roses :

« Ce n'était alors, dit-il, qu'un pacifique et solitaire village de quatre cents feux, fondé par une émigration de Polletais, et dont les familles gagnaient assez péniblement leur vie à tisser pour les drapiers d'Elbeuf et de Rouen. C'est de cette ville que par trois voituriers chaque semaine leur arrivaient le coton et le lin partagés entre cent métiers toujours battant de la navette, et le meilleur tisserand n'y suait que ses vingt sous par jour.

» Lorsque Mélingue découvrit la bourgade, il y acquit deux ou trois cents mètres de terrain, presque sur la plage même, et y fit construire selon ses plans, s'il ne la construisit pas lui-même, une maison de style romantique, où il pouvait se croire encore dans un drame de la Porte-Saint-Martin. Je me rappelle que pendant longtemps ses deux fils qui étaient peintres, et dont il dirigeait lui-même les études,

---

1. Emile Bergerat : *Souvenirs d'un enfant de Paris*. (Fasquelle, éditeur.)

purent jouer à saute-mouton sur le sable de la grève déserte sans autres témoins que les mouettes et corneilles de la mer, nichées dans les trous de falaises croulantes. Debout, derrière un petit mur bas de briques qui ne lui montait pas à la ceinture, le comédien-statuaire, la chemise ouverte, le chef couvert d'un bonnet napolitain de Masaniello, la planchette de cire à modeler renversée dans la senestre, surveillait ses gars et leur sonnait à travers le vent l'heure de l'atelier ou de la soupe.

» Cette planchette, avec sa cire rouge piquée de l'ébauchoir de buis, et que Mélingue ne quittait jamais, intriguait fortement les Veulais, assez inquiets déjà de la présence d'un excommunié dans la paroisse ; et comme certain tic mandibulaire qu'il avait lui prêtait encore un rictus diabolique, ils penchaient à voir en lui un des praticiens de l'envoûtement dont le pouvoir est article de foi dans les campagnes : « jeteux de sorts ». Il me contait que lorsqu'il avait voulu acheter le terrain de sa maison, les bonnes femmes qui y tendaient leur linge de père en fils « depuis le père Adam », s'étaient enfuies à son offre en se signant, terrifiées par sa grimace, et que sans l'intervention du curé lui-même, il en serait encore, l'argent à la main, à les regarder foutre le camp comme des poules devant un loup-garou.

» Aujourd'hui, Veules-les-Roses est démocratique et social, et, comme disait si comiquement Gautier,

son municipe « libre-pense ». Mais j'ai connu le temps où il en était encore au « jeteux de sorts », et l'un d'eux, le propre cousin de mon confrère Pierre Giffard, m'a servi de modèle pour le sorcier rebouteux de ma pièce, qu'il m'a posé sous le nom à la fois persan et très normand de : *Hormidas*. Il vivait encore quand « Le Nom » fut joué à l'Odéon [1].

» Les plages découvertes par les artistes sont les bonnes, mais elles ne restent pas longtemps les « petits trous pas chers » de réclame balnéaire. Autour de Mélingue étaient accourus, premiers pionniers, les paysagistes, les frères de Cock, Chintreuil, Harpignies, d'autres encore que j'oublie, et ils s'étaient logés dans les chaumières du village, le long de la petite rivière qui le traverse. Elle était bordée de leurs chevalets. A la tombée du jour ils se réunissaient dans le jardin « crénelé » du comédien, pour voir le soleil se noyer dans la mer . . . .

. . . .

» Tout le charme de Veules se résumait dans ce crû, ou gave, d'ailleurs innommé, d'une limpidité de cristal de roche, encaissé de berges lierreuses, et que des

1. La réputation du rebouteux Giffard était considérable vers 1865 ; tous les habitants de Veules et des communes environnantes allaient le consulter à Blosseville-sur-Mer, où il avait sa résidence.

canards sillonnaient de leurs régates multicolores. De cent mètres en cent mètres, douze moulins échelonnés en animaient le cours et y foulonnaient le colza, à bruit régulier de fléaux. On le remontait jusqu'à sa source, en un quart d'heure, par une sente sinueuse, ombragée de grands hêtres, dessinée à flanc de colline et qui, vingt-cinq ans plus tard, devait être le promenoir hygiénique de Victor Hugo ; puis deux ponts de pierre passés, on arrivait à une cressonnière dont les plus grands charmeurs de la palette, fût-ce Corot lui-même, n'ont pas rêvé la grâce élyséenne. C'est là que naît la petite Bandusie. Elle sort invisible à fleur de terre, comme une souris sort de son trou, et s'épand tout de suite en nappe d'émeraude sous une voûte de bouleaux blancs et de trembles légers, aériens et mobiles, où s'égosillent tous les oiseaux chanteurs de la Neustrie. Semez entre ces rideaux lumineux, une poignée de chaumes d'or fleuri, reliés entre eux par des passerelles de bois rustiques, cernez l'oasis par un réseau de sentes brunes, de haies d'églantiers sauvages formant clôture, et écoutez de là, parmi le rataplan des moulins, le mugissement de la mer irritée dans les cavernes des falaises voisines. J'ai composé « Le Nom » dans ce coin de ce paradis... »

M. Paul Hervieu, de l'Académie Française, a situé à Veules-les-Roses l'une de ses plus jolies nouvelles.

Vous connaissez tous l'histoire de « Riri ». Elle nous vaut, entre autres, cette description :

« A pas lents, je gravis le chemin en lacet qui mène au riant cimetière de Veules. Posé sur la crête d'une falaise, nul monument ne l'attriste d'une architecture funèbre ou n'y intercepte le grandiose panorama de la haute mer. Seules, de petites croix, dont le corps est entièrement enfoui, déploient au niveau des tertres leurs humbles bras de bois. A l'entrée, cependant, une chapelle abandonnée, sans toit ni façade, dresse encore trois murs de ses pierres consacrées où les herbes sauvages ont remplacé dans leurs niches les statuettes émiettées des bons saints. . .
. . . . »

En 1885, les littérateurs et les artistes, à Veules, eurent l'idée amusante de fonder un petit journal hebdomadaire qui obtint le plus grand succès.

C'est cette feuille qui nous apprend entre autres que le 19 août 1888, « les travaux d'achèvement du pont carrossable placé près des bains chauds sont activement repris ; qu'à cette même époque un arrêté interdit de se promener en costume de bain dans les rues de la station », etc., etc...

Et voici l'histoire de Veules : de Veules qui figure sur le *Petit Larousse* entre « veulerie » et « veuvage ». Mais, contrairement à ce que vous pourriez croire, on

n'y rencontre pas que des personnes sans énergie, que des veufs tristes et des veuves joyeuses. Au contraire on y croise des amoureux, de jolies parisiennes, des rouennaises charmantes qui, en moins de quinze jours ont la mine florissante des belles filles du pays de Caux. Mais on y rencontre aussi, en cé pays de culture, des hommes cultivés, intelligents, spirituels (ceux, par exemple, qui ont acheté ce livre) ; on n'y entend pas de musique viennoise ; on n'y mange pas de cuisine italienne, et le *Tango* y est encore inconnu. Cela ne vaut-il pas le voyage ?

On l'aime, enfin, pour la mer qui chante au pied des hautes falaises ; on aime Veules pour ses moulins, pour son cours d'eau pittoresque, le plus petit fleuve de France ; on l'aime parce qu'il n'y vient pas de raseurs ; on l'aime pour ses chemins ombreux propices aux rendez-vous du soir ; on l'aime, enfin, pour ses roses qui sont les plus belles du monde, et nous l'aimons, parce que nos aïeux y étant nés, c'est là que nous voudrions vivre et mourir (le plus tard possible bien entendu).





Quelques Opinions sur Veules.

De M. Serge BERNSTAMM, homme de lettres, à qui nous devons quelques renseignements intéressants sur le séjour de Victor Hugo :

Tous ceux qui connaissent Veules n'ont qu'un rêve, les vacances ayant pris fin, d'y retourner le plus tôt possible, et ceux qui l'ignorent ne peuvent s'imaginer combien ils doivent le déplorer.

Veules, c'est à la fois une abondante et riche verdure, des coins adorablement ombragés, une rusticité exquise, et la mer immense, grandiose.

De M. Emile BERGERAT :

Non seulement, nous a-t-il dit, j'ai passé quelques jours à Veules, mais j'y ai vécu une partie de ma jeunesse. Ma mère s'y était retirée et elle y est morte.

C'est Veules, où, enfant encore, j'étais très aimé des habitants, qui m'appelaient tous « Monsieur Emile », qui m'a fourni l'idée et les éléments de ma pièce intitulée : *Le Nom*, jouée plus tard à l'Odéon, en 1884.

N'oubliez pas dans votre monographie, a-t-il ajouté, de parler du grand comédien Mélingue, qui a été, comme Paul Meurice, l'inventeur de Veules, toutefois après un groupe de peintres campés à la cressonnière, et dont le plus connu fut César de Cock.

Quand Victor Hugo était chez Paul Meurice, sa promenade favorite était le bord de la Veulette. Il a dû laisser des rimes accrochées aux arbres, et les oiseaux en ont certainement encore dans leurs nids.

De M. Jules CLARETIE, de l'Académie Française, Administrateur général de la Comédie-Française :

De Veules-les-Roses je n'ai gardé que le vague, mais charmé souvenir du « passant ». Il n'y avait pas encore d'automobiles, mais la voiture allait assez vite pour que ce regret me vînt aux lèvres :

— Qu'il serait bon et doux de s'arrêter ici.

La vie est faite de cette soif de *haltes* que l'on n'étanche pas.

De M. André de LORDE, le prince de la terreur, qui s'est lui-même laissé attendrir par..... mais lisez plutôt :

J'ai passé à Veules-les-Roses, il y a bien longtemps, un été exquis.

C'est avec Etretat la plus jolie petite plage que je connaisse.

Je me souviendrai toujours de son soleil ardent, de ses fleurs admirables, de sa grâce coquette, de son

casino de poupée, de son vent de mer, fortifiant comme un quinquina, de la bonhomie accueillante de ses habitants, de la douceur de son climat, et aussi d'une ravissante jeune fille blonde, toute habillée de noir, qui restait pensive des heures entières en regardant l'horizon, et dont je fus follement amoureux..... pendant trois jours !

De M. Pierre GIFFARD ces souvenirs de jeunesse :

Vous m'honorez en me demandant une opinion sur Veules. Que suis-je à côté des écrivains illustres et des personnalités notoires dont vous me citez les noms ? Un petit gars du pays, comme vous-même.

Par exemple, si enthousiastes que se soient montrés de Veules, et de ses roses, et de ses cressonnières, et de son vieux moulin, et de ses falaises, les villégiateurs qui viennent s'y reposer chaque été depuis cinquante ans, aucun d'eux n'en fut plus amoureux que moi.

N'ai-je pas vu votre charmante plage naître à la célébrité ? A sept kilomètres à peine sommeille mon village natal. Dès que j'ai su marcher, j'ai fait connaissance avec la mer d'Epineville-Saussemare, qu'on y aperçoit du haut de la côte, dans une échancrure très bleue sous le soleil. C'est presque Veules.

A sept ans je faisais mes débuts de nageur à l'ouest du moulin, où nul casino ne s'élevait encore. Mélingue seul, puis Meurice, occupaient alors les maçons au bord de la crique.

J'ai sous les yeux une lettre de Mélingue à mon père, datée de 1860, qui dit avec enthousiasme les

hauts faits d'un certain Horlaville, entrepreneur local, et de son lieutenant Lamousse. Ce n'est pas d'hier. Pendant des années j'ai connu comme récompense de la semaine, aux vacances, la promenade à Veules, en famille, dans la voiture qu'on remisait à l'hôtel de la Place. C'était l'affaire d'une petite demi-heure les dimanches de la belle saison. Et l'on s'arrêtait, pour les invités, à Iclon, d'où l'on dénombrait, non sans orgueil, les soixante villages qui s'aperçoivent de ce plateau bien éventé, l'observatoire du pays de Caux.

Toute ma famille s'égrène sur la côte, entre Saint-Valery et Dieppe ; Blosseville, Sotteville, La Chapelle, Saint-Pierre-le-Vieux, Saint-Aubin, Veules sont aujourd'hui, comme alors, peuplés de Giffards.

C'est vous dire que de votre délicieux village, avec sa rivière, proverbiale pour son avarice, j'ai gardé un souvenir attendri, bien antérieur aux découvertes des sympathiques parisiens qui l'ont lancé.

Quand j'entends un « baigneur » dire de notre Veules tout le bien qu'il en pense, ça me flatte, mais en secret je me rappelle mes impressions d'un demi-siècle. Et cela ne me rajeunit pas !

Cette pointe de jalousie vous donne la mesure de mon affection pour Veules. Mon aveu a excédé la dimension d'une « pensée », c'est clair. Ne m'en veuillez pas.

De M. LAISSEMENT, le peintre bien connu dont les expositions obtiennent toujours un si grand succès :

Je regrette de n'avoir pas eu l'occasion de répondre à votre question dans les premiers temps que je venais

à Veules, c'est-à-dire avant l'envahissement « des étrangers », comme on nous appelle là-bas. En effet, les chaumières si pittoresques qui faisaient le charme de ce petit coin, disparaissent chaque année pour céder la place aux constructions modernes qui envahissent le pays de plus en plus, de même les sentiers qui se perdaient dans les cressonnières au milieu des grands arbres qui ont leur caractère propre n'existent plus et sont remplacés par une belle route qui fait la joie des chauffeurs et le désespoir des peintres.

Comme vous le voyez, je déplore comme artiste que le progrès vienne détruire petit à petit ce charmant petit pays, dont les derniers vestiges s'effacent chaque année.

De M. Maurice LEBLANC, qui a situé l'une des mystérieuses aventures de son Arsène Lupin aux environs de Veules :

Je ne veux pas dire, après tant d'illustres écrivains qui ont chanté Veules-les-Roses, tout ce que je pense de cette plage délicieuse, mais j'aimerais noter le souvenir vraiment profond que j'ai gardé de la campagne environnante et de voir ces tout petits châteaux que l'on découvre à chaque tournant de route.

Silleron, Iclon, Crasville-la-Roquefort, Gueures, Ménil-Geffroy, Ermenouville, Galleville, Bretteville, Catteville, Tourneville, Greuville, Gourel, Offranville..., demeures du XVIIe et du XVIIIe siècles, logis charmants, qui se dressent au bout des allées de tilleuls ou de chênes ..! Combien je les recommande aux baigneurs de Veules-les-Roses ! Dix, douze kilo-

mètres au plus, une heure de bicyclette, vingt minutes d'automobile, et c'est la vision d'un vieux manoir normand, évocateur et suranné... !

De M. Raoul LESENS, homme de lettres :

Vous demandez à l'un des plus fidèles baigneurs de Saint-Valery-en-Caux ce qu'il pense de Veules-les-Roses, la plage rivale, et cependant, vous ne commettez en cela aucune imprudence. Certes, j'ai quelque prédilection pour le séjour de Saint-Valery, parce que j'aime, à mi-chemin de la falaise d'aval, dominant les jetées, voir glisser les barques de pêche sur les eaux tranquilles de l'avant-port, par les nuits de lune surtout, la lune sachant éclairer un décor de façon à rendre jaloux les collaborateurs de M. Carré.

Mais les « Valediquais », habitants, et « horsins », ne laissent guère passer une semaine sans aller à Veules, où les accueille le sourire parfumé des fleurs ; le long du chemin qui conduit à la mer, maisons, jardins et bosquets sont parés de roses délicieuses comme en un jour de fête, et la fête dure tout l'été, en ce frais vallon.

Un sentier ombreux parallèle à la rue principale, au-dessus des jardinets, est un refuge sûr et charmant contre les ardeurs du soleil ; il se nomme « Les Champs-Elysées », mais aucun autobus antimythologique n'en vient troubler la douceur apaisante et paradisiaque.

Et sur le coteau de verdure qui regarde à l'Est la baie immense qu'encadrent les falaises, s'étagent quelques villas dont les hôtes sont encore les privilé-

giés. Car de l'aube au crépuscule, et par les nuitées splendides, ils ont devant les yeux une rade merveilleuse. Par les temps calmes de certains après-midi, vers la fin de la canicule, on aperçoit parfois à l'horizon une voile immobile sur le flot endormi : on dirait un oiseau qui rêve sur l'onde, l'aile déployée voluptueusement, et touchant l'azur.

Les poètes trouveront donc à Veules « tout ce qu'il faut pour écrire » ; les peintres y trouveront du vert, du rose et du bleu, et les musiciens y pourront, en un contrepoint... fleuri, harmoniser les murmures de la campagne et la chanson de la mer.

De M. Ernest MOREL, auteur dramatique, rédacteur en chef de la " Dépêche de Rouen et de Normandie", cette jolie réponse :

Mon opinion sur Veules-les-Roses ? Pour l'exprimer convenablement, il faudrait que la gamme des adjectifs fût plus riche. Prenons le premier venu si vous voulez, et mettons-le à l'octave en haut : « Délicieux » endroit ! Et puis, après ? Est-ce que cela vous donne une idée de Veules ? Pas le moins du monde ! Pour se figurer ce qu'est cette coquette station balnéaire, il faut y aller. Faites comme moi, allez-y, et quand vous aurez vu les originales et somptueuses villas, les jardins touffus, ruisselants de pétales, les fraîches cressonnières de la vallée, la rivière claire et murmurante, la cascade de galet fin, si doux au pied, qui constitue la plage, les imposantes falaises qui flanquent celle-ci, l'horizon sans bornes et le ciel sans limites que l'on découvre de

leur sommet, peut-être trouverez-vous mieux que moi les qualificatifs adéquats. Faites l'expérience, cela en vaut la peine, d'autant plus que c'est un plaisir.

De Mme Blanche PIERSON, Sociétaire de la Comédie-Française :

Je n'ai jamais été à Veules qu'une passante doublement attirée par la grâce du site et le charme d'amitiés très chères et très anciennes. C'est vous dire combien j'affectionne ce coin de Normandie où l'intimité des choses offre un si joli cadre à l'intimité des cœurs.

De notre sympathique confrère, M. Jean PIERVIL, le jeune et excellent auteur dramatique :

Veules-les-Roses ! Il semble vraiment que la nature ait voulu rassembler dans ce vallon privilégié tous les charmes qu'elle a dispersés avec tant de générosité à travers le pays normand.

Les attraits que peuvent offrir la mer et la forêt, la rivière et la falaise, y sont réunis dans d'harmonieuses proportions. On comprend que tant d'écrivains, que tant d'artistes, soient venus demander ou l'inspiration ou le repos à ce beau village auquel, en revanche, ils ont donné un peu de leur notoriété et de leur gloire.

Ils ne pouvaient mieux savourer la douceur de la vie que dans cet heureux pays où tout est calme, frais et clair, où tout est aimable, les choses comme les gens ; où il n'est pas étonnant que tous les visages aient des sourires quand tous les murs ont des roses.

De M. SAINT-GEORGES de BOUHÉLIER, l'auteur applaudi du "Carnaval des Enfants", de la "Tragédie Royale", et de tant d'autres œuvres retentissantes :

J'ai passé à Veules bien des saisons, et cela depuis mon enfance. Mais la vie forcément ne s'écoule pas sans deuils, et maintenant, des ombres chères flotteront toujours pour moi sous les bois charmants des Champs-Elysées et sur les étangs animés des cressonnières. Ces sites étaient bien agréables quand j'y promenais mes rêves de petit garçon. La route étroite qui longe la Veules m'a vu bien souvent à cette époque-là ; j'aimais à regarder l'eau courante de cette rivière si transparente, si vive, et dont les moulins rendent les bords si pittoresques. Les cressonnières, avec la lune, sont une des visions les plus étincelantes, les plus féeriques que j'ai eues. Je la recommande aux promeneurs. Les nappes de cresson se volatilisent, les arbres ont l'air d'être en cristal ; tout le paysage apparaît comme enchanté.....

De M. Jules TRUFFIER, Sociétaire de la Comédie-Française :

A LA CHAUMIÈRE VEULOISE

D'HENRI LAVEDAN.

J'ai vainement cherché mon plus joli voyage
Parmi ceux entrepris au pays des vivants...
J'ai bien peu retenu de leurs tableaux mouvants
Exaltés maintes fois... sur un faux témoignage.

Comme les flots légers égrenés sur la plage,
Mes rêves, dispersés en regrets décevants,
Renaissent, protégés, ici, des quatre vents,
Sous ton chaume fleuri, dans cet humble village.

C'est la paix ! c'est l'espoir de l'éternel matin.
Les roses, les œillets, l'anémone et le thym
Suffisent à mes yeux de pélerin modeste...

Les horizons fameux, que l'on célèbre en chœur
Ne m'en ont pas tant dit que tes murs, et je reste
Prisonnier de l'enclos où s'apaisa mon cœur.



ROUEN

IMPRIMERIE LECERF FILS

1913